



AMOUR, GLOIRE
ET CRAMPONS
PETITE SOCIOLOGIE DU FOOT



Erwan Poiraud et Thierry Teboul

**AMOUR, GLOIRE
ET CRAMPONS**
PETITE SOCIOLOGIE DU FOOT

essai

{LES Petits matins}

onze	Avant-propos <i>L'invention du football</i>
quinze	Introduction <i>Pour une sociologie du football</i>
dix-neuf	Chapitre 1 <i>La médiatisation d'un sport populaire</i>
cinquante-sept	Chapitre 2 <i>Le football normalisé</i>
quatre vingt un	Chapitre 3 <i>Le joueur statutaire</i>
cent cinq	Chapitre 4 <i>Le football en France : un consensus national</i>
cent trente-trois	Conclusion <i>Une affaire de goût(s)</i>
cent trente-neuf	Bibliographie

Conception graphique et direction artistique de la collection : **Labomatic, Paris**

Photographies : **Nicolas Ledoux**

Maquette : **William Hessel**

© Les petits matins, 2007

146, bd de Charente

75020 Paris

<http://perso.wanadoo.fr/lespetitsmatins>

ISBN 978-2-915-87924-7

Diffusion en France CED

Diffusion en Belgique Interforum Benelux

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

AVANT-PROPOS

L'invention du football

Xavier de La Porte [2006] rappelle l'histoire selon laquelle le football moderne serait né dans la *Freemason's Tavern* de Londres à la fin de l'année 1863, suite aux réunions qui avaient rassemblé les représentants de onze collèges et clubs dont le point commun était de pratiquer un jeu où s'affrontaient deux équipes ayant pour but de porter un ballon dans un espace délimité à l'intérieur du camp adverse. L'ultime réunion fut sanctionnée par la signature des statuts de la *Football Association*. Leur vocation était de s'accorder sur un corpus de règles communes. Bien qu'assez éloignées des « lois du football » telles qu'on les connaît aujourd'hui – nombre de joueurs incertain, taille du terrain variable, pas de gardien de but, temps de jeu indéfini... –, les analystes ont tendance à considérer que ce jour-là, le football cessa d'être un jeu pour devenir un sport. De telles réunions avaient déjà eu lieu à l'université de Cambridge en 1848. À l'époque, les représentants des meilleurs collèges anglais avaient cherché à codifier une activité physique dont la violence avait été prohibée par les autorités. On pratiquait alors le *hacking*, sorte de croche-pied hargneux pas très *fair-play*. À cette date, deux

écoles s'opposent au sujet des règles qui doivent encadrer, et par là même définir, le football. La tendance minoritaire était représentée par les élèves du collège de Rugby. C'est là qu'en 1823, un élève du nom de William Webb Ellis, a pris le ballon à la main, a traversé le terrain sans le passer à personne et l'a porté dans le camp adverse. Dans les années qui suivirent, les élèves de Rugby firent de cet acte audacieux une règle. Mais, sans craindre la contradiction, on appelait encore ça du football. La tendance majoritaire était menée par les élèves des collèges de Eton, Harrow et Winchester. Eux aussi jouaient au football mais ils proscrivaient le port du ballon avec la main. Après plus de sept heures de débats, les *Cambridge Rules* ont été édictées. Ce fut la première tentative d'unification des différents codes du football. Pendant quinze ans, le flou prévalut. Ainsi, quand tous se retrouvèrent en 1863, il fallut trancher. Toujours selon Xavier de La Porte, « en choisissant le pied, la majorité mit fin à deux mille ans de représentation de l'homme par lui-même. »

En renonçant aux mains, pour l'essentiel du jeu, les fondateurs du football dans sa version moderne ont inconsciemment jeté les bases d'une pratique où le jeu au pied, voire de la tête, incline l'ensemble des acteurs de ce sport à maîtriser leurs pulsions violentes « que le football soit devenu ce qu'il est, n'est pas autre chose qu'une conséquence logique de cette proscription initiale. »

INTRODUCTION

Pour une sociologie du football

Les actes de consommation et les pratiques culturelles, y compris les plus simples, possèdent une indéniable dimension symbolique. Ils impliquent des goûts, des préférences, qui ne se distribuent pas de manière hasardeuse dans la société mais dessinent les contours de son organisation. Selon Pierre Bourdieu [1980], « on peut, sans trop faire violence à la réalité, considérer l'ensemble des pratiques sportives offertes aux agents sociaux comme une offre destinée à rencontrer une certaine demande sociale. » À ce titre, le football occupe assurément une place de choix tout au long du xx^e siècle. À l'instar du camping, du pastis ou de la musette, il a longtemps incarné le goût des « gens de peu » [Sansot, 1991]. « La sueur et l'alcool » ne sont jamais très loin [Brohm, 1993] ; à l'inverse du tennis ou de l'escrime, le « populaire » lui colle à la peau. Et force est de constater que jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, le football demeure en France une pratique relativement déclassée¹ dont la légitimité reste sporadique. Point de mépris ici, mais juste un enregistrement sociologique des

¹ Voir sur ce point Richard Hoggart, *La Culture du pauvre* (1957), éditions de Minuit, collection « Le Sens commun », 1970.

représentations ordinaires à propos de la « bagatelle la plus sérieuse du monde » [Bromberger, 1998].

Pourtant, en certaines occasions, ce sport a pu dépasser ses frontières. Les historiens Yvan Gastaut et Stéphane Mourlanc [2006] ont souligné que certains intellectuels ou artistes ont fait du football un centre d'intérêt et d'analyse. Jean-Paul Sartre a observé les comportements d'une équipe pour vérifier la théorie du « groupe en fusion » dans *La Critique de la raison dialectique* (1960). Albert Camus était passionné par le ballon rond, sans compter l'attrait esthétique de Marguerite Duras pour Michel Platini dans les années quatre-vingt. Le peintre Nicolas de Staël a quant à lui conféré au football une représentation artistique en livrant de nombreuses toiles à partir du match France-Suède disputé le 26 mars 1952 au parc des Princes. Au cinéma Wim Wenders, s'est attelé à saisir *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty* (1971), quand Jean-Jacques Annaud (*Coup de tête*, 1978) ou Jean-Pierre Mocky (*À mort l'arbitre !*, 1983) ont cristallisé les maux de notre société à travers les affres du football. Toutes ces contributions ont sans conteste participé à l'ériger en objet culturel universel. De là à ce qu'il soit reconnu, loin s'en faut.

L'illégitimité sociale dont le football a été victime a été accompagnée d'une illégitimité académique. Il a notamment fallu attendre les travaux des sociologues Éric Dunning et Norbert Elias [1984] pour que le ballon rond trouve enfin une place conséquente dans l'univers de la recherche universitaire. Depuis, de nombreux travaux ont émergé jusqu'à développer un sens commun savant sur ce sport auprès de nombreux journalistes ou de certains écrivains qui ont investi l'objet comme on adhère à une nouvelle tendance de mode.

Cet engouement récent pour le football a fortement contribué à en modifier les représentations. En effet, si l'on

considère la société sous un angle relationnel et interactif, le football, en tant qu'espace social lui-même relativement autonome, a été gagné depuis une vingtaine d'années par des règles et des pratiques inhérentes à d'autres champs, qu'elles soient économiques, médiatiques ou encore politiques. Ce processus a été qualifié du terme en apparence barbare mais explicite d'« hétéronomisation² » par la sociologie constructiviste. Et le fait de sortir du carcan sportif dans lequel il était enfermé, lui a permis d'élargir d'autant plus son audience et sa popularité, jusqu'à devenir le réceptacle de topiques sociales, comme celle de l'intégration ou du racisme, à même de renforcer son institutionnalisation.

En conséquence, aujourd'hui, les frontières entre le football et la société n'ont jamais été aussi ténues, renforçant le maillage des pratiques et des représentations inhérentes à chacun des espaces. On le voit, l'étude de ce processus se heurte à une difficulté majeure puisqu'il est à la fois un résultat et une cause. Vouloir démêler les fils de cet enchevêtrement est un peu vain tant les mécanismes sont imbriqués. Pour autant, quatre facteurs d'explication ont particulièrement retenu notre attention en tenant compte du fait que ce n'est pas tant une approche sociologique de la pratique sportive que nous nous proposons d'initier mais une sociologie du goût pour le football.

En premier lieu, en investissant un sport qui offre intrinsèquement des potentialités dramaturgiques indéniables, les médias ont particulièrement contribué à la consécration du football.

En deuxième lieu, ses règles et son organisation, notamment économiques, ont été rationalisées, imposant ainsi un nouveau cadre normatif.

² Voir sur ce point Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Génèses et structure du champ littéraire*, Le Seuil, 1992. Le terme provient du grec « *heteros* » (autre) et de « *nomos* » (la règle). Littéralement, le concept renvoie à l'importation de règles d'un espace social vers un autre espace.

En troisième lieu, les joueurs ont vu leurs statuts largement modifiés, non seulement en recevant des rétributions financières sans précédent mais aussi en étant sujets à une demande sociale, politique et médiatique de tous les instants.

Enfin, le football, comme tous les sports, existe à travers ceux qui le supportent. Le mouvement de canalisation de la violence, dans et à l'extérieur des stades, qui a permis de développer de nouvelles manières d'être dans le soutien aux équipes – de club ou nationale – a participé de son institutionnalisation. Néanmoins, les « externalités négatives », comme disent les économistes, sont loin d'être éradiquées. Le racisme, le hooliganisme, le dopage ou encore la corruption continuent d'alimenter la chronique.

Mais désormais, afficher son goût pour le football n'est plus forcément populaire et ringard, c'est même parfois devenu « tendance », jusqu'à conjuguer à certaines occasions « Amour, gloire et crampons ».